

« Revenir au monde »

L'homme désigne à Cody le canapé beige. Il doit avoir une quarantaine d'années. Il a un fort accent californien et Cody se rappelle l'avoir fait répéter certaines phrases lorsqu'ils se sont parlé la première fois. C'est un homme plutôt doux, qui aurait sans doute fait un bon professeur. Ses parents lui feraient confiance, pense l'adolescent.

Cody s'assoit et examine autour de lui. Il s'agit d'un salon classique, comme il doit y en avoir des dizaines à Long Island. Sauf que la plupart des meubles a disparu. Tout semble organisé autour du caméscope installé au centre de la pièce. Ça lui rappelle néanmoins l'atmosphère vulgaire dans laquelle il a grandi – la cuisine équipée où il se précipite en rentrant du lycée pour boire quelques gorgées de lait ; plus loin, le séjour dont la moquette épaisse étouffe chaque pas, les grandes baies vitrées donnant sur l'avenue déserte, et le téléviseur incrusté dans un meuble en bois. Deux ou trois coloquintes sur une petite nappe en dentelle, voilà bien la seule décoration à laquelle sa mère a concédé. Il songe aux journées entières qu'il passe devant la télévision, jusqu'au retour de ses parents – le pas fluet de sa mère contrastant avec la poigne brutale de son père sur la porte d'entrée ; alors il file dans sa chambre à l'autre bout de la maison et perd son regard dans la faible lueur de l'aquarium où s'agite un poisson chat.

Ne serait-ce l'objectif de la caméra tourné vers lui, tout lui semble familier ici ; rien que l'ennui ordinaire d'une banlieue dont il a arpenté chaque rue, le vide glacial d'une maison dont il

a examiné chaque recoin, espérant trouver un indice pour comprendre. Comprendre quoi, Cody ne saurait le dire. Il n'a pas trouvé de mot pour dire ça. Seul, dans l'eau du bain, il y a réfléchi des dizaines de fois. Il n'y a rien à comprendre, s'est-il dit souvent en désespoir de cause. Il s'en remet à l'eau brûlante qui endolorit la peau, assagit le corps et vous évite le pire, un geste de violence qu'on aurait contre un objet ou quelqu'un, Cody ignore ça, il n'a jamais eu de geste violent, sinon cette main qu'il agite la nuit autour de son sexe, seul moment où il a l'impression de s'appartenir, un geste à soi qui lui fait tout oublier, mais... cette interrogation revient souvent : comprendre quoi ? Cody ne sait pas pourquoi tout ça est arrivé, rien précisément. Peut-être que ça tient à peu de choses, se dit-il encore, il suffirait de peu de choses et ça adviendrait, un pas de côté qui l'éloignerait un tant soit peu de cette trajectoire qu'il ne connaît que trop, ponctuée par le lycée, ses couloirs vides et l'impérieux retour à la maison.

C'est avec l'arrivée de l'été que Cody se sent le plus angoissé. Lorsque, sortant sur le perron, il scrute l'avenue paisible, bordée d'arbres verts et vigoureux. Un skate vient à passer, quelques voitures... Il s'assoit et il attend. Il aide sa mère à décharger les courses. Il fuit dans sa chambre, hésite à en ressortir pour regarder une série abrutissante, mais il reste tapi près de l'aquarium, craignant l'arrivée du père, imminente.

S'il fallait choisir (si on lui demandait), Cody avouerait volontiers que ce qu'il préfère, c'est marcher. De la maison au lycée, du lycée à la maison, et arpenter les longs couloirs qui séparent les salles de classe. Là, il ne pense à rien et surtout pas au vide de ce lieu qui, paradoxalement, lui fait oublier le sien propre. Il faut croire que le vide soigne le vide. Le rien adoucit le presque rien. Savante hiérarchie de néant où l'on trouve, vaille que vaille, de quoi survivre un peu.

Sauf qu'aujourd'hui, c'est différent. Quelque chose va arriver. C'est Cody qui l'a décidé.